

même que le comte Cagliostro ? Là-dessus les opinions étaient partagées. Quelques-uns, qui l'avaient vu autrefois, prétendaient retrouver ses traits dans cette gravure, assez connue chez nous, et qui était aussi parvenue à Palerme.

Parmi ces discours un des convives parla de la peine qu'un juriconsulte de Palerme s'était donnée pour éclaircir la chose. Il avait été chargé par le ministère français de rechercher la trace d'un homme qui avait eu, à la face de France et, l'on pouvait dire, du monde, l'audace de débiter les contes les plus ridicules dans un procès important et dangereux. Ce juriconsulte avait, dit-on, établi la généalogie de Joseph Balsamo, et envoyé en France, accompagné de pièces authentiques, un mémoire explicatif, dont on ferait probablement dans ce pays un usage public. J'exprimai le désir de connaître ce juriconsulte, dont on disait d'ailleurs beaucoup de bien, et le narrateur offrit de lui annoncer ma visite et de me conduire chez lui.

Nous y allâmes quelques jours après et nous le trouvâmes en affaires avec ses clients. Lorsqu'il les eut expédiés, nous déjeunâmes, après quoi il nous montra un manuscrit qui contenait l'arbre généalogique de Cagliostro, la copie des documents nécessaires pour l'établir et la minute d'un mémoire qu'il avait envoyé en France. Il me présenta l'arbre généalogique et me donna les explications nécessaires. Je me bornerai à rapporter ce qui est indispensable pour éclaircir mon récit.

Le bisaïeul maternel de Joseph Balsamo était Mathieu Martello. Le nom de famille de sa bisaïeule est inconnu. De ce mariage naquirent deux filles; l'une, nommée Marie, épousa Joseph Braconeri et fut la grand'mère de Joseph Balsamo. L'autre, nommée Vincenza, épousa Joseph Cagliostro, originaire de la Noara, petite ville à huit milles de Messine. Je fais observer ici qu'il existe encore à Messine deux fondeurs de cloches de ce nom. La grand'tante fut dans la suite la marraine de Joseph Balsamo. Il reçut le nom de baptême de son mari et finit par prendre aussi de son grand-oncle le surnom de Cagliostro. Les époux Braconeri eurent trois enfants : Félicité, Mathieu et Antonia. Félicité fut mariée à Pierre Balsamo, fils d'un rubanier de Palerme, Antonio Balsamo, qui était probablement de race juive. Pierre Balsamo, père du fameux Joseph, fit banque-

route et mourut à l'âge de quarante-cinq ans. Sa veuve, qui est encore vivante, lui avait donné, outre Joseph, une fille, Jeanne-Joséphine-Marie, qui épousa Jean-Baptiste Caputummino, dont elle resta veuve, après lui avoir donné trois enfants.

Le mémoire, que l'auteur voulut bien nous lire et me confier pendant quelques jours, s'appuyait sur des extraits baptis-taires, des contrats de mariage et des documents, rassemblés avec soin. Il renfermait à peu près, comme je le vois par un extrait que j'en fis alors, les circonstances qui nous sont aujourd'hui connues par les actes du procès romain; savoir, que Joseph Balsamo, né à Palerme au commencement de juin 1743, avait eu pour marraine Vincenza Martello, femme Cagliostro, qu'il avait pris dans son jeune âge l'habit des frères de la Charité, ordre qui s'occupe surtout de soigner les malades; qu'il avait bientôt montré beaucoup d'intelligence et de dispositions pour la médecine, mais qu'il avait été renvoyé pour sa mauvaise conduite; qu'ensuite il avait fait à Palerme le métier de magicien et de chercheur de trésors. Il ne laissa pas sans emploi, ajoute le mémoire, le rare talent qu'il avait d'imiter toutes les écritures. Il faussa, ou plutôt il fabriqua un vieux document, qui rendit litigieuse la propriété de quelques biens. Mis en jugement et emprisonné, il s'enfuit et fut cité par ordonnance. Il traversa la Calabre et gagna Rome, où il épousa la fille d'un teinturier. De Rome, il retourna à Naples sous le nom de marquis Pellegrini. Il hasarda de revenir à Palerme, fut reconnu, arrêté, et enfin délivré d'une manière qui mérite d'être rapportée en détail. — Un des premiers et des plus riches princes siciliens, qui remplissait de hautes fonctions à la cour de Naples, avait un fils qui unissait à une grande force corporelle et à un caractère indomptable tout l'orgueil auquel se croient autorisés les riches et les grands sans éducation. Donna Lorenza sut le gagner, et le faux marquis Pellegrini fonda sur lui sa sûreté. Le prince fit voir publiquement qu'il protégeait ce couple étranger. Mais quelle ne fut pas sa fureur, quand Joseph Balsamo fut jeté de nouveau en prison à la requête de l'adversaire que sa fraude avait lésé! Il fit diverses tentatives pour le délivrer, et, comme elles furent inutiles, il osa, dans l'antichambre du président, menacer des plus mau-

vais traitements l'avocat de la partie adverse, s'il ne faisait pas relâcher Balsamo sur-le-champ. L'avocat s'y refusant, il le saisit, le frappa, le jeta par terre, le foula aux pieds, et l'on avait beaucoup de peine à l'empêcher de pousser plus loin ses violences, quand le président accourut lui-même au bruit et ordonna la paix. Ce magistrat, homme faible et dépendant, n'osa pas punir l'offenseur ; la partie adverse et son avocat perdirent courage, et Balsamo fut mis en liberté, sans qu'il se trouve dans les actes aucune mention de son élargissement, ni de la personne qui l'a ordonné, ni de la manière dont il s'est accompli. Bientôt après il s'éloigna de Palerme, et fit différents voyages, sur lesquels l'auteur du mémoire n'a pu donner que des renseignements incomplets. Le mémoire se termine par une démonstration ingénieuse que Cagliostro et Balsamo sont une seule et même personne, thèse alors plus difficile à soutenir qu'elle ne l'est aujourd'hui, que nous connaissons parfaitement, toute la suite de l'histoire.

Si je n'avais pas dû présumer qu'on ferait en France un usage public de ce mémoire, que je le trouverais peut-être déjà imprimé à mon retour, j'aurais profité de la permission que j'avais d'en prendre copie, et j'aurais instruit plus tôt mes amis et le public de plusieurs circonstances intéressantes. Cependant nous avons appris presque tout, et plus de choses que ce mémoire n'en pouvait contenir, par une source d'où il ne se répandait d'ordinaire que des erreurs. Qui aurait cru que Rome contribuerait tant une fois à éclairer le monde, à démasquer un imposteur, au point que nous avons vu par la publication d'un extrait des actes du procès ! Cet écrit pourrait et devrait être beaucoup plus intéressant ; néanmoins il sera toujours un beau document dans les mains de tout homme sage, qui devait voir avec chagrin des personnes ou tout à fait ou à demi trompées et des trompeurs honorer pendant des années cet homme et ses jongleries, se sentir, par leur liaison avec lui, élevés au-dessus des autres, et, du haut de leur vanité crédule, plaindre ou même mépriser la saine raison. Qui ne gardait alors volontiers le silence ? C'est aujourd'hui seulement que, l'affaire étant complètement terminée et mise hors de contestation, je puis me résoudre à communiquer ce qui m'est connu pour compléter les documents.

Quand je vis dans l'arbre généalogique tant de personnes, et particulièrement la mère et la sœur, données comme encore vivantes, je montrai à l'auteur du mémoire mon désir de les voir et de connaître les parents d'un homme si singulier. Il répondit que la chose serait difficile, parce que ces personnes, pauvres mais honorables, vivaient très-retirées, n'étaient accoutumées à voir aucun étranger, et que le caractère soupçonneux de la nation leur ferait tirer de cette apparition mille conjectures. Cependant il m'enverrait son secrétaire, qui avait accès dans la famille, et par l'entremise duquel il avait eu les renseignements et les pièces qui lui avaient servi à établir l'arbre généalogique. Le secrétaire parut le lendemain et témoigna quelques scrupules. « J'ai évité jusqu'à présent, me dit-il, de reparaitre aux yeux de ces gens, parce que, pour avoir en mes mains leurs contrats de mariage, leurs extraits baptistaires et d'autres papiers et pouvoir en faire des copies légalisées, j'ai dû me servir d'une ruse particulière. J'ai parlé d'une bourse de famille, qui était vacante quelque part, et je leur ai présenté comme vraisemblable que le jeune Capitummino était qualifié pour l'obtenir ; qu'il fallait avant tout dresser un arbre généalogique, pour voir à quel point le jeune homme y pouvait prétendre. Il faudrait ensuite en venir à des négociations, et j'offris de m'en charger, si l'on me promettait pour ma peine une part équitable de la somme à recevoir. Ces bonnes gens consentirent à tout avec joie ; je reçus les papiers nécessaires, des copies en furent prises, l'arbre fut établi, et depuis lors j'évite de paraître devant eux. Il y a quelques semaines, je fus encore arrêté par la vieille Capitummino, et je ne sus que m'excuser sur la lenteur avec laquelle ces sortes d'affaires avancement chez nous. » Ainsi parla le secrétaire ; mais, comme je ne renonçais pas à mon projet, nous convînmes, après quelques réflexions, que je me donnerais pour un Anglais, chargé d'apporter à la famille des nouvelles de Cagliostro, qui venait de passer à Londres après être sorti de la Bastille.

A l'heure fixée, vers trois heures après midi, nous nous sommes mis en chemin. La maison était à l'angle d'une petite rue nommée *il Cassaro* et peu éloignée de la grande. Nous mon-

tâmes un misérable escalier et nous entrâmes d'abord dans la cuisine. Une femme de taille moyenne, forte sans être grasse, était occupée à laver la vaisselle. Elle était proprement vêtue, et, quand elle nous vit paraître, elle releva un bout de son tablier pour nous cacher le côté sale. Elle regarda d'un air joyeux mon guide et lui dit : « Eh bien, monsieur Giovanni, nous apportez-vous de bonnes nouvelles? Avez-vous fait quelque chose? » Il répondit : « Je n'ai pas encore réussi dans notre affaire, mais voici un étranger qui vous apporte les salutations de votre frère et qui peut vous conter comment il se trouve à présent. » Les salutations que je devais apporter n'étaient pas tout à fait dans notre convention, mais c'était chose faite, j'étais introduit. « Vous connaissez mon frère? me dit-elle. — Toute l'Europe le connaît, répliquai-je, et je crois qu'il vous sera agréable d'apprendre qu'il est en sûreté et se trouve bien, car jusqu'à présent vous avez été sans doute inquiète de son sort? — Entrez, me dit-elle, je vous suis à l'instant. » J'entrai dans la chambre avec le secrétaire. Elle était haute et grande et aurait passé chez nous pour une salle. Mais elle semblait être tout l'appartement de la famille. Une seule fenêtre éclairait les grandes murailles, qui avaient été peintes autrefois; de noires images de saints y étaient suspendues dans des cadres d'or. Deux grands lits sans rideaux étaient appuyés contre un des murs; une petite armoire brune, qui avait la forme d'un secrétaire, était contre l'autre. De vieilles chaises en jonc tressé, dont les dossiers furent dorés autrefois, étaient rangées auprès; et les briques du carrelage étaient fort usées en beaucoup d'endroits. Au reste, la propreté régnait partout. Nous nous approchâmes de la famille, qui était à l'autre bout de la chambre, auprès de l'unique fenêtre.

Pendant que mon guide expliquait à la vieille Balsamo, qui était assise dans le coin, le motif de notre visite, et répétait plusieurs fois ses paroles à haute voix, à cause de la surdité de la bonne femme, j'eus le temps d'observer la chambre et les autres personnes. Une jeune fille d'environ seize ans, bien faite, mais dont les traits avaient été altérés par la petite vérole, était auprès de la fenêtre; à côté d'elle, un jeune homme, dont la figure désagréable, aussi gâtée par la petite vérole, me fit éga-

lement une impression pénible. Dans un fauteuil, vis-à-vis de la fenêtre, était assise, ou plutôt couchée, une personne malade, très-défigurée, qui paraissait prise d'une sorte de somnolence.

Quand mon introducteur se fut fait comprendre, on nous obligea de nous asseoir. La vieille m'adressa quelques questions; mais je dus me les faire traduire avant de pouvoir y répondre, car le dialecte sicilien ne m'était pas familier. J'observais cependant cette bonne mère avec plaisir. Elle était de moyenne taille, mais bien faite; sur sa figure régulière, que l'âge n'avait point altérée, était répandue cette paix dont jouissent d'ordinaire les personnes privées de l'ouïe; le ton de sa voix était agréable et doux. Je répondis à ses questions et il fallut aussi lui interpréter mes réponses. La lenteur de notre conversation me permit de mesurer mes paroles. Je lui racontai que son fils avait été acquitté en France, et qu'il se trouvait actuellement en Angleterre, où on l'avait bien reçu. La joie qu'elle témoigna de ces nouvelles était accompagnée des expressions d'une piété sincère, et, comme elle se mit à parler plus haut et plus lentement, je pus la comprendre avec moins de peine.

Cependant sa fille était entrée et s'était placée auprès de mon introducteur, qui lui répéta fidèlement ce que j'avais raconté. Elle avait mis un tablier propre et avait arrangé ses cheveux sous le filet. Plus je la regardais et la comparais avec sa mère, plus j'étais frappé de la différence. Une vive et saine sensualité brillait dans toute la personne de la fille; elle pouvait avoir quarante ans. Ses yeux bleus, éveillés, promenaient autour d'elle un regard intelligent, sans qu'il me fût possible d'y découvrir une trace de soupçon. Assise, elle promettait une stature plus haute qu'elle ne l'avait en effet; sa pose avait quelque chose de déterminé; étant assise, elle penchait le corps en avant et posait ses mains sur ses genoux. Au reste, ses traits, plutôt émoussés que saillants, me rappelaient la gravure connue qui représente son frère. Elle me fit diverses questions sur mon voyage, sur mon projet de voir la Sicile; elle était persuadée que je reviendrais, et que je célébrerais avec eux la fête de sainte Rosalie.

La grand'mère m'ayant adressé quelques nouvelles questions, tandis que j'étais occupé à lui répondre, sa fille s'entretint à demi-voix avec mon compagnon, mais de telle sorte que je pus en prendre occasion de demander de quoi il s'agissait. Mme Capitummino lui conta, me dit-il, que son frère lui devait encore quatorze onces d'or ; à son prompt départ de Palerme, elle avait retiré des effets engagés pour lui ; mais depuis lors elle n'avait eu de lui aucune nouvelle, n'en avait reçu ni argent ni aucun secours, quoiqu'il possédât, disait-on, de grandes richesses, et qu'il fit une dépense de prince. Ne voudrais-je point prendre sur moi, après mon retour, de lui rappeler doucement sa dette, et faire obtenir à la sœur quelque secours ; ne voudrais-je point me charger d'une lettre ou du moins la lui faire parvenir ? Elle me demanda où je logeais, où elle devrait m'envoyer la lettre. J'évitai de dire ma demeure, et j'offris de revenir chercher moi-même la lettre le lendemain vers le soir. Là-dessus, elle m'exposa sa position difficile : elle était restée veuve, avec trois enfants ; de ses deux filles, l'une était élevée au couvent, l'autre vivait avec elle, ainsi que son fils, qui était dans ce moment à l'école. Outre ces trois enfants, elle avait auprès d'elle sa mère, à l'entretien de laquelle elle devait subvenir. De plus, elle avait retiré chez elle, par charité chrétienne, cette pauvre malade, qui augmentait encore ses charges. Toute son activité suffisait à peine à procurer à elle-même et aux siens les choses les plus nécessaires. Elle savait que Dieu ne laisse pas ces bonnes œuvres sans récompense, cependant elle soupirait sous le fardeau qu'elle portait depuis longtemps.

Les jeunes gens se mêlèrent aussi à la conversation, qui devint plus vive. Tandis que je m'entretenais avec les autres, j'entendis que la grand'mère demandait à sa fille si j'étais donc aussi de leur sainte religion, et je pus remarquer que la fille cherchait prudemment à esquiver la réponse, faisant entendre à sa mère, autant que je pus le deviner, que l'étranger paraissait bien disposé pour elles, et qu'il ne convenait pas de questionner d'abord quelqu'un sur ce point. Lorsqu'elles apprirent que je me proposais de quitter bientôt Palerme, elles devinrent plus pressantes et me prièrent de revenir ; elles me vantèrent surtout

les jours divins de la fête de Rosalie, qui devaient, à leur avis, être sans pareils dans le monde entier. Mon compagnon, qui depuis longtemps désirait s'éloigner, interrompit enfin la conversation par ses gestes, et je promis de revenir le lendemain vers le soir chercher la lettre. Mon introducteur était charmé que tout eût si bien réussi, et nous nous séparâmes satisfaits les uns des autres.

On peut juger quelle impression avait faite sur moi cette famille pauvre, honnête et pieuse. Ma curiosité était satisfaite, mais la bonne et naturelle conduite de ces femmes avait excité en moi une sympathie qui s'augmente encore par la réflexion. Toutefois j'entrai aussitôt en souci pour le lendemain. Il était naturel que cette apparition, qui les avait surprises au premier moment, éveillât chez elles après mon départ plus d'une réflexion. L'arbre généalogique m'avait appris que plusieurs membres de la famille vivaient encore ; il était naturel que ces femmes assemblassent leurs amis, pour se faire répéter en leur présence ce qu'elles avaient entendu de moi la veille avec étonnement. J'avais atteint mon but, et il ne me restait plus qu'à terminer convenablement cette aventure. Je retournai donc seul chez elles le lendemain tout de suite après dîner<sup>1</sup>. Elles furent surprises de me voir arriver. La lettre n'était pas prête encore, me dirent-elles, et quelques-uns de leurs parents désiraient aussi faire ma connaissance ; ils se trouveraient ce soir chez elles. Je répondis que je devais partir le lendemain de bonne heure ; que j'avais encore des visites à rendre, mes paquets à faire, et que j'avais préféré venir avant l'heure plutôt que de ne pas venir du tout.

A ce moment, parut le fils, que je n'avais pas vu la veille. Il ressemblait à sa sœur pour la taille et la figure. Il apportait la lettre dont on voulait me charger, et qu'il avait fait écrire, selon l'usage du pays, hors de la maison par un écrivain public. Le jeune homme avait l'air triste, silencieux et modeste. Il me questionna sur son oncle, sur sa richesse et sa dépense, et il ajouta tristement : « Pourquoi a-t-il donc oublié totalement sa famille ? Ce serait notre plus grand bonheur de le voir revenir

1. Le dîner, au milieu du jour.

et s'intéresser à nous. Mais, poursuivit-il, comment vous a-t-il découvert qu'il a encore des parents à Palerme ? On dit qu'il nous renie partout, et qu'il se donne pour un homme de grande naissance. » Je répondis, de manière à sauver la vraisemblance, à cette question, provoquée par l'imprévoyance de mon introducteur dans notre première visite, que, si son oncle avait des raisons pour cacher au public son origine, il n'en faisait pas un secret à ses connaissances et à ses amis.

La sœur, qui était survenue pendant cet entretien, encouragée par la présence de son frère et probablement aussi par l'absence de l'ami de la veille, se mit à causer avec beaucoup de gentillesse et de vivacité. Ils me prièrent beaucoup de les recommander à leur oncle, si je lui écrivais, et ils me pressèrent aussi vivement, quand j'aurais parcouru le royaume, de revenir pour célébrer avec eux la fête de sainte Rosalie. La mère se joignit à ces instances. « Monsieur, dit-elle, il ne convient guère, puisque j'ai une fille déjà grande, qu'on voie des étrangers dans ma maison, et l'on a sujet de se tenir en garde contre le danger et la médisance; néanmoins vous serez toujours chez nous le bienvenu, quand vous reviendrez dans cette ville. — Oh! oui, ajoutèrent les enfants, nous promènerons monsieur le jour de la fête, nous lui ferons tout voir, nous prendrons place sur les échafaudages aux endroits où nous pourrions le mieux voir la solennité. Combien le grand char et surtout l'illumination magnifique lui feront plaisir! »

La grand'mère avait lu et relu la lettre. Quand elle sut que je venais prendre congé, elle se leva et me remit le papier plié. « Dites à mon fils, dit-elle avec une noble vivacité, avec une sorte d'inspiration, dites à mon fils combien je suis heureuse des nouvelles que vous m'avez apportées de lui. Dites-lui que je le presse comme cela sur mon cœur (elle ouvrit les bras et puis les serra contre sa poitrine); que tous les jours je prie pour lui Dieu et notre sainte Vierge; que je donne à lui et à sa femme ma bénédiction; et que tout mon désir est de le revoir avant ma mort, de le revoir encore une fois de ces yeux qui ont versé tant de larmes sur lui. » La grâce particulière de la langue italienne favorisait le choix et le noble agencement de ces paroles, qui étaient d'ailleurs accompagnées de gestes animés, avec les-

quels cette nation a coutume de répandre sur ses discours un charme étonnant.

Je ne quittai pas cette famille sans émotion. Ils me tendirent tous la main. Les enfants m'accompagnèrent dehors, et, tandis que je descendais l'escalier, ils s'élançèrent au balcon de la fenêtre, qui donnait de la cuisine sur la rue, me rappelèrent, me saluèrent du geste et me répétèrent qu'il ne fallait pas oublier de revenir. Je les vis encore au balcon quand je tournai l'angle de la rue.

L'intérêt que m'inspira cette famille éveilla chez moi, je n'ai pas besoin de le dire, le vif désir de lui être utile et de subvenir à ses besoins. Par moi, elle se trouvait de nouveau trompée, et ses espérances d'un secours attendu allaient être déçues une seconde fois, grâce à la curiosité de passage d'un voyageur du Nord. Mon premier dessein avait été de lui remettre avant mon départ les quatorze onces d'or que leur devait le fugitif, et de déguiser mon cadeau en leur faisant supposer que j'espérais être remboursé par lui de cette somme; mais, quand je fis mon compte à la maison, que j'eus visité ma caisse et mes papiers, je vis bien que, dans un pays où le manque de communications augmente en quelque sorte les distances à l'infini, je me mettrais moi-même dans l'embarras, si je prétendais réparer l'injustice d'un méchant homme par une généreuse bienveillance.

Rapportons ici sans tarder la fin de cette aventure. Je partis de Palerme sans retourner chez ces bonnes gens, et, malgré les grandes distractions de mon voyage en Sicile et en Italie, cette simple impression ne s'effaça pas de mon cœur.

Je revins dans ma patrie, et, quand je retrouvai enfin cette lettre parmi d'autres papiers, expédiés de Naples par mer, j'eus l'occasion d'en parler comme d'autres aventures. Voici la traduction de la lettre, où je laisse avec intention transparaître le caractère particulier de l'original :

Très-cher fils !

Le 16 avril 1787, j'ai eu des nouvelles de toi par M. Wilton, et je ne puis t'exprimer combien j'en ai reçu de consolation, car, depuis que tu étais sorti de France, je n'avais rien pu savoir de toi. Cher fils, je te prie

de ne pas m'oublier, car je suis très-pauvre et abandonnée de tous mes parents, excepté de ma fille Marianne, ta sœur, chez qui je vis. Elle ne peut suffire à mon entretien, mais elle fait ce qu'elle peut ; elle est veuve avec trois enfants ; une de ses filles est au couvent de Sainte-Catherine, les deux autres sont chez elle. Je te répète ma prière, cher fils, envoie seulement de quoi m'aider quelque peu, car je n'ai pas même les habits nécessaires pour remplir les devoirs d'une chrétienne catholique ; mon manteau et mon pardessus sont tout déchirés. Si tu m'envoies quelque chose ou seulement si tu m'écris une lettre, ne l'expédie pas par la poste, mais par mer, parce que Don Matthieu (Bracconeri), mon frère, est commissaire des postes. Cher fils, je te prie de m'assigner par jour un *tari*<sup>1</sup>, pour diminuer un peu le fardeau qui pèse sur ta sœur et pour que je ne meure pas d'indigence. Souviens-toi du commandement divin ; aide une pauvre mère qui est réduite à l'extrémité ! Je te donne ma bénédiction, et je t'embrasse de cœur ainsi que donna Lorenza, ta femme. Ta sœur t'embrasse de cœur, et ses enfants te baisent les mains. Ta mère, qui t'aime tendrement et qui te presse sur son cœur.

FÉLICIE BALSAMO.

Palerme, 17 avril 1787.

Des personnes honorables, auxquelles j'ai fait lire cette lettre et raconté mon aventure, ont partagé mes sentiments et m'ont mis en état de payer ma dette à cette malheureuse famille et de lui faire passer une somme qu'elle a reçue vers la fin de l'année 1788.

La lettre suivante est un témoignage de l'effet qu'elle a produit :

Palerme, le 25 septembre 1788

Très-cher fils !  
Cher, fidèle frère !

Nous ne pouvons exprimer avec la plume la joie que nous avons éprouvée d'apprendre que vous vivez et que vous vous portez bien. Vous avez comblé de joie par le secours que vous leur avez envoyé une mère et une sœur qui sont abandonnées de tous les hommes et qui ont deux filles et un fils à élever. Car, après que M. Jacques Joff, négociant anglais, se fut donné beaucoup de peine pour découvrir la femme Joseph-Marie Caputummino, née Balsamo, parce qu'on m'appelle ordinairement Marianne Caputummino, il nous a enfin trouvées dans une petite maison, où nous vivons avec la bienséance convenable. Il nous a annoncé que vous nous envoyiez une somme d'argent, et avec elle une quittance que je devais signer, moi, votre sœur, et c'est ce que j'ai fait. Car il a déjà remis l'argent dans nos mains, et le cours favorable du change nous a même fait gagner quelque chose. Jugez avec quel plaisir nous avons reçu une pa-

<sup>1</sup> Ou *tarino*, monnaie de Palerme : environ 43 centimes.

reille somme dans un moment où nous étions sur le point de passer la fête de Noël sans espérance d'aucun secours. Notre bon Jésus a déterminé votre cœur à nous envoyer cet argent, qui a servi non-seulement à apaiser notre faim, mais aussi à nous couvrir, parce que, en vérité, tout nous manquait. Nous éprouverions la plus grande joie, si vous contentiez notre désir, et si nous pouvions vous voir encore, moi surtout, votre mère, qui ne cesse pas de pleurer le malheur que j'ai d'être toujours éloignée d'un fils unique, que je voudrais bien voir encore une fois avant de mourir. Si votre position rend la chose impossible, ne négligez pas toutefois de secourir mon indigence, surtout puisque vous avez trouvé un canal excellent et un négociant si exact et si honnête, qui, sans que nous fussions informées de la chose et tenant tout dans sa main, nous a cherchées loyalement et nous a livré fidèlement la somme expédiée. Ce n'est rien pour vous que cela, mais, à nous, toute assistance nous semble un trésor. Votre sœur a deux grandes filles, et son fils a aussi besoin de secours. Vous savez qu'ils ne possèdent rien, et quelle bonne œuvre vous feriez, si vous lui envoyiez ce qui est nécessaire pour établir convenablement ses enfants !

Dieu veuille vous conserver en bonne santé ! Nous l'invoquons avec reconnaissance, et nous le prions de vous conserver le bonheur dont vous jouissez et de porter votre cœur à se souvenir de nous. Je vous bénis en son nom, vous et votre femme, comme une tendre mère ; je vous embrasse, moi, votre sœur ; ainsi fait aussi le cousin Joseph (Bracconeri) qui a écrit cette lettre. Nous vous demandons votre bénédiction, comme le font aussi les deux sœurs Antonia et Thérèse. Nous vous embrassons et nous nous disons

Votre sœur,  
qui vous aime,  
Joseph-Marie  
CAPPITUMMINO  
ET BALSAMO.

Votre mère, qui vous  
aime et vous bénit,  
qui bénit toutes vos heures,  
FÉLICIE BALSAMO  
ET BRACCONERI.

Les signatures de cette lettre sont autographes.

J'avais fait parvenir la somme sans lettre et sans avertir d'où elle provenait ; l'erreur de ces femmes n'en était donc que plus naturelle, et leurs espérances plus fondées pour l'avenir. Maintenant qu'elles sont informées de la condamnation et de l'emprisonnement de leur fils et frère, il me reste à faire quelque chose pour les mettre au fait et pour les consoler. J'ai encore pour elles dans les mains une somme que je veux leur envoyer, en même temps que je leur ferai connaître la vérité. Si quelques-uns de mes amis, quelques-uns de mes nobles et riches compatriotes, voulaient me faire le plaisir d'augmenter par leurs contributions cette petite somme, dont je suis encore dé-

positaire, je les prie de me les envoyer avant la Saint-Michel, et de prendre leur part de la reconnaissance et de la joie d'une bonne famille, du sein de laquelle est sorti un des plus étranges prodiges qui aient paru dans notre siècle. Je ne manquerai pas de publier la suite de cette histoire et l'état dans lequel mon prochain envoi aura trouvé cette famille. Peut-être ajouterai-je alors quelques observations que cette occasion m'a suggérées, mais que je m'abstiens de présenter actuellement, pour ne pas devancer le jugement de mes lecteurs.

Alcama, mercredi 17 avril 1787.

Nous sommes partis de Palerme à cheval de bon matin. Kniep et le voiturin avaient fait nos paquets avec une merveilleuse diligence. Nous montions lentement la route magnifique qui nous était déjà connue par notre visite à Saint-Martin, et nous admirions sur nouveaux frais une des fontaines ornementales qui bordent le chemin, quand nous eûmes un avant-goût des habitudes tempérantes de ce pays. Notre palefrenier portait, suspendu à une courroie, comme font nos vivandières, un petit tonnelet, qui semblait contenir assez de vin pour quelques jours. Nous fûmes donc fort surpris de le voir courir à une des nombreuses fontaines, ôter le bouchon, et faire entrer l'eau. Nous lui demandâmes, avec une surprise tout allemande, ce qu'il prétendait faire, et si le tonnelet n'était pas plein de vin. Il répondit fort tranquillement qu'il avait laissé un tiers de vide; et, comme personne ne buvait de vin qui ne fût trempé, le mieux était de tremper d'abord le tout : comme cela les liquides s'unissaient mieux, d'ailleurs on n'était pas sûr de trouver partout de l'eau. En attendant, le tonnelet était plein, et il fallut nous accommoder de cet usage nuptial du vieil Orient.

Arrivés sur les hauteurs derrière Montréal, nous vîmes des contrées merveilleusement belles, mais dans le style de l'histoire plutôt que de l'économie rurale. A main droite, la vue s'étendait jusqu'à la mer, qui traçait sa ligne droite horizontale entre des caps admirables, par-dessus des côtes boisées ou nues, et formait par son calme profond un contraste magnifique avec les sauvages rochers calcaires. Kniep a cédé au plaisir d'en dessiner plusieurs en petit format. Nous voici maintenant

à Alcama, petite ville propre et tranquille, dont l'auberge bien tenue doit être recommandée comme un bel établissement, d'où l'on peut commodément visiter le temple de Ségeste, dont la situation est écartée et solitaire.

Alcama, jeudi 19 avril 1787.

Cette paisible petite ville de montagne nous charme et nous attire, et nous avons résolu d'y passer tout le jour. C'est le cas de parler avant tout des événements de la veille. J'avais déjà contesté au prince Pallagonia l'originalité. Il a eu des devanciers, et il a trouvé des modèles. Sur la route de Montréal on voit deux monstres auprès d'une fontaine, et, sur la balustrade, quelques vases, tels absolument que si le prince les avait érigés lui-même.

Derrière Montréal, quand on quitte la belle chaussée et qu'on arrive aux montagnes pierreuses, on trouve sur la croupe, le long du chemin, des pierres, qu'à leur pesanteur et leur efflorescence, j'ai prises pour de la mine de fer. Toutes les plaines sont cultivées et produisent plus ou moins. Le calcaire se montrait rouge, la terre effleurie l'est aussi dans ces endroits. Cette terre rouge, calcaire argileux, est répandue au loin; le sol est fort, point sablonneux; il produit d'excellent blé. Nous avons trouvé de vieux oliviers très-forts, mais mutilés.

Sous l'avant-toit d'une salle aérée, bâtie sur le devant d'une méchante auberge, nous faisons une légère collation. Des chiens mangeaient avidement les débris de nos saucissons; un jeune mendiant les a chassés et mangeait de bon appétit les pelures de nos pommes; celui-ci à son tour a été chassé par un vieux. On trouve partout la jalousie de métier. Sous sa toge déguenillée, le vieux mendiant allait et venait, faisant les fonctions de valet et de sommelier. J'avais déjà remarqué auparavant que, si l'on demande à un hôte quelque chose qui ne se trouve pas au logis, il l'envoie querir dans une boutique par un mendiant. Mais nous sommes ordinairement préservés d'un service si désagréable, car notre voiturier est, par excellence, palefrenier, cicérone, garde, pourvoyeur, cuisinier, enfin tout.

Sur les plus hautes montagnes, se trouve toujours l'olivier, le caroubier, le frêne. La culture est aussi trisannuelle : légumes,